

LES  
**CAHIERS**  
DU  
**LIBRE EXAMEN**  
CERCLE D'ÉTUDE  
DE  
L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

SOMMAIRE

Editorial.	
Précisons...	
Quelques interviews.	
Les quatre courants de la vie universitaire	F. H. van den Dungen.
Essai de philosophie physique	I. Prigoschin.
La Question militaire : Compte rendu de la conférence ; Un avis éclairé	C. Charquois.
Le Libre Examen à Mons	C. Thibaut.
Petits à-côtés d'une guerre	Yatila.
Les Libéraux et le Front populaire	G. Kirschen.
Les Etudiants Socialistes unifiés et le Front populaire	P. L. Laisnez.
Le Règne de la vedette	R. Ledent.
Les nouvelles tendances du Cinéma	J. Kupissonoff.
Chronique littéraire	J. B.

LE NUMÉRO : 2 FR.

1<sup>re</sup> ANNÉE - N° 1  
MARS 1937

LES  
**CAHIERS**  
DU  
**LIBRE EXAMEN**

---

Direction et Rédaction : LE LIBRE EXAMEN, 22, rue Paul Héger, Bruxelles

---

## ÉDITORIAL

C'est avec de nombreux soucis, mais aussi avec grand espoir, que le Cercle « LE LIBRE EXAMEN » a pris l'initiative de faire paraître une nouvelle revue estudiantine.

L'entreprise peut sembler à première vue hasardeuse; en la lançant, nous comprenons parfaitement les difficultés que nous imposons à tous les étudiants et à nous-mêmes. Mais un sérieux examen de la question nous a convaincus que le poids des arguments en faveur d'une telle initiative l'emportait de beaucoup sur les obstacles qu'elle présentait.

Les tentatives précédentes n'ont pas manqué; si elles ont échoué, c'est en raison de l'absence de continuité dans les idées, les efforts et l'organisation des étudiants. Mais cette fois, les chances sont multiples, nous avons donné à notre organisation des bases solides et nous publions le présent numéro avec la certitude qu'il sera suivi de nombreux autres.

Depuis quelque temps déjà, certaines personnalités exprimaient le regret qu'il n'y eut pas d'organe reflétant la vie intellectuelle de l'Université Libre de Bruxelles, et diffusant les idées qui peuvent s'y développer dans une atmosphère particulièrement favorable. Ajoutons que des universités, tant belges qu'étrangères, possèdent depuis de longues années des revues de ce genre, alors que notre Alma mater, la seule université de Libre Examen au monde, n'en possédait pas.

Ainsi, en publiant le présent « CAHIER », nous avons conscience de remplir une place vide qui faisait honte à la vie intellectuelle des étudiants; c'est à nous qu'incombait le devoir de veiller à la combler.

Ce faisant, nous pensons atteindre le double but suivant : offrir aux étudiants et éventuellement aux professeurs, le moyen d'exprimer sans aucune contrainte, leurs opinions sur les questions les plus diverses. Nous voulons être larges, ne pas nous limiter, rester ouverts à toute idée nouvelle et intéressante conformément à notre principe du LIBRE EXAMEN, base de toute étude et raison d'être de notre Université. En second lieu, faire mieux comprendre chez nous et au dehors la valeur de ce principe si fécond.

Trop d'étudiants n'ont pas une connaissance suffisamment précise de la portée du *Libre Examen* dans les différents domaines de l'activité humaine; ils semblent se désintéresser de la lutte, plus actuelle que jamais, entre le Dogmatisme et la Liberté d'Examen. Cette indifférence, hélas si répandue, risque fort de compromettre l'œuvre admirable que nous ont léguée nos prédécesseurs, œuvre à laquelle nous voulons apporter aujourd'hui notre modeste contribution; c'est pourquoi nous faisons appel à l'aide de tous, à la vôtre, professeurs, à la vôtre, étudiants. Articles, administration, vente, tout peut nous être utile, aucune bonne volonté ne sera négligée, envoyez-nous vos suggestions, nous les accueillerons avec joie, comme vos critiques.

Nous avons devant nous une tâche ardue, mais avec l'enthousiasme et le dévouement de chacun, nous rendrons cette revue digne de notre Université, à laquelle, à travers les difficultés de la vie, nous resterons toujours liés par des attaches profondes.

LA REDACTION.

## PRÉCISIONS...

Ainsi que nous l'avons expliqué dans l'*Editorial*, notre revue sera une revue d'opinions, d'idées, de culture générale, qui ne fera double emploi avec aucune autre existante. Elle ne sera jamais un organe politique, ce qui ne veut pas dire que nous n'y ferons pas place aux questions politiques et sociologiques.

D'autre part, nous sommes entièrement d'accord avec la Direction du « B. U. » et ne venons nullement en concurrent : là ne sont ni nos intentions, ni nos espoirs. Le « B. U. » a son activité propre, son caractère spécifique; organe des A. G. des étudiantes et des étudiants, il représente la vie estudiantine dans ce qu'elle a d'amusant, d'humoristique, de fantaisiste, de traditionnel. *Les Cahiers du Libre Examen* représentent le côté intellectuel et moral de cette vie. On ne peut prétendre à la supériorité d'une forme sur l'autre, elles sont toutes les deux nécessaires, elles se complètent. Nous nous sommes partagé la besogne dans un esprit de franche collaboration.

La continuité de la parution sera assurée, la direction étant confiée à d'anciens présidents du Cercle et au Bureau élu pour l'année académique. L'administration et la rédaction sont le travail du Comité tout entier, au même titre que les autres activités du Cercle.

Toutes nos chroniques énumérées plus loin sont essentiellement des tribunes libres. Les articles n'engagent que leurs auteurs. Si une question de principe nous oblige à refuser un article, ce refus d'insérer sera motivé soit dans la revue, soit directement à l'auteur.

Les chroniques suivantes sont donc ouvertes à tous :

Questions philosophiques et scientifiques.

La vie sociale.

La vie universitaire.

Pages coloniales.

Tribune libre : Politique intérieure et internationale.

Les Lettres et les Arts : La littérature, la Peinture, la Musique, la Sculpture, le Théâtre, le Cinéma.

La revue relatera tout naturellement, outre les activités du Cercle d'Etude de Bruxelles, celles des cercles de *Libre Examen* de province : Binche, Gembloux, Mons. Ces *Cahiers* leur seront largement ouverts et contribuerons à développer entre tous les centres de défense du *Libre Examen* des relations étroites, en même temps qu'ils leur offriront un moyen de diffusion efficace inexistant jusqu'à ce jour.

LA REDACTION.

## QUELQUES INTERVIEWS

M. le professeur BRIEN :

L'idée de créer un journal intéressant qui pourrait représenter la vie intellectuelle de l'université me paraît excellente.

Aucune des revues existant actuellement ne peut revendiquer ce rôle, si ce n'est l'*Universitaire Médical*, organe du Cercle de Médecine dont on ne peut que louer les réalisations.

Il est désirable que les étudiants s'occupent davantage du *Libre Examen* et de toutes questions d'intérêt général. J'espère que votre revue réalisera ce but.

Comme je le fais pour l'*Universitaire Médical*, je puis vous assurer de ma collaboration.

M. le professeur DE LEENER :

Au vol, dans une embrasure de porte...

— Que pensez-vous, Monsieur le Professeur... ?

— J'y applaudis, comme j'applaudis à toutes les initiatives, malheureusement trop rares, des étudiants. Mais que deviennent les autres journaux étudiants ?

— B. U. vit toujours et repart même en ce moment avec un nouvel élan, et les journaux politiques remplissent leur rôle. Nos cahiers ne visent qu'à combler une place, laissée jusqu'ici vacante dans l'activité étudiante. (Ici quelques mots sur nos buts : diffusion de nos idées... contact avec la vie sociale... culture générale, etc...)

— Pouvons-nous espérer votre appui dans le domaine aujourd'hui primordial de l'économie politique et sociale ?

— Je vous accorderai bien volontiers ma collaboration, mais apportez-moi votre premier numéro : je pourrais mieux juger de la manière dont vous voulez réaliser vos desseins.

Et M. De Leener disparaît par la porte d'un auditoire.

M. le professeur HAUMAN :

Il serait très utile d'avoir une revue d'une certaine valeur intellectuelle et même scientifique; des regrets sont d'ailleurs unanimement exprimés de ce qu'il n'existe à Bruxelles aucune publication qui puisse nous tenir au courant des derniers faits et des grands courants d'idées.

Tachez de donner à votre revue un caractère *universitaire* et évitez qu'elle ne soit cause d'ennui au lecteur.

Mais la même question se pose chaque fois que l'on essaye de lancer une revue de ce genre : aurez-vous le Public ?

M. le professeur HERRMANN :

Il est temps que les étudiants de l'U.L.B. expriment ce qu'ils pensent. Leur éternelle passivité ferait croire qu'ils n'ont plus d'opinions. Il est temps que le *Libre Examen*, qui est une force, se charge de ranimer l'intérêt pour des questions de doctrine. On a pu, à juste titre, l'accuser de mollesse, parce qu'il n'a pas toujours pris toutes les initiatives qu'il aurait pu prendre. Il ne faut cependant pas que trop de sérieux détruise « l'esprit poi-















l'histoire nous en montre des exemples célèbres. Il suffit de rappeler l'histoire de l'École Polytechnique de Paris dont les élèves ont gardé intact le feu révolutionnaire de la Convention pendant toute la Restauration : « C'est bien inutilement que, pour essayer de l'attacher au régime, le comte d'Artois, le futur Charles X..., distribuera des croix aux jeunes polytechniciens. Ceux-ci restèrent fidèles à l'esprit républicain. Le souvenir de leur attitude courageuse en 1814 et en 1815 en face des Alliés, les avait fait adopter par le peuple parisien.

« Le 29 juillet 1830, alors que Paris se soulève contre les ordonnances, ils organiseront l'émeute sur la rive gauche. Nous retrouvons d'ailleurs les polytechniciens coude à coude avec d'autres étudiants dans les grands mouvements de pensée qui soulèveront Paris sous la Restauration. C'est à eux que reviendra l'honneur de fournir une partie des cadres du Saint-Simonisme et du Fouriérisme enfantin, Michel Chevalier, Victor Considérant, aussi bien que le fondateur du catholicisme social, Le Play, sont des élèves de l'École Polytechnique et la tradition s'en est continuée jusqu'à Georges Sorel, qui a eu l'étonnante fortune d'être le maître à la fois de Mussolini et de Lenine » (1).

### *Les quatre courants dans les universités belges.*

Les lignes précédentes montrent qu'un équilibre est nécessaire entre les quatre courants; faute d'une commune mesure entre ceux-ci, on ne peut assigner des valeurs précises à leur meilleur dosage, il sera donc toujours loisible de discuter sur les valeurs à attribuer à chacun d'eux. Mais tout le monde sera d'accord pour reconnaître l'utilité pour une université d'être traversée par les quatre courants.

Si l'on veut estimer la situation actuelle dans les universités belges, on peut l'exprimer en cotant sur un maximum de 20 points la valeur des courants. Je propose les valeurs suivantes :

Etudes professionnelles . . . . .	16
Culture générale . . . . .	12
Recherche scientifique . . . . .	8
Vie estudiantine . . . . .	3

Ces cotes peuvent paraître faibles dans leur ensemble et cependant je ne crois pas être connu par les étudiants comme un interrogateur par trop sévère ! Si dans mon sentiment actuel ces cotes dénotent une situation qu'il importe de redresser, il ne faudrait pas y rechercher une critique de ceux qui dirigent l'enseignement universitaire d'autant plus que recherchant les éléments de mon appréciation dans la Faculté que je connais le mieux, je n'en viendrais qu'à me critiquer moi-même.

Ainsi j'évalue les études professionnelles à 16 sur 20 : une grande distinction ! Ceci démontre que les efforts des dirigeants de l'enseignement universitaire sont efficaces puisqu'ils s'exercent précisément en faveur des études professionnelles depuis de nombreuses années.

(1) F. STROWSKY, *loc. cit.*

On pourrait invoquer aussi le fameux esprit normalien qui anima Pasteur comme il anime M. L. Blum, pour n'en citer que deux.

« Il existe, ne le dissimulons pas, une demande sans cesse croissante en faveur de l'enseignement professionnel et il y a une tendance à étendre le mot « profession » jusqu'à y faire entrer toute vocation quelconque. Le désir de l'utilitariste de voir se développer la formation spécialisée en fonction des aptitudes et le mépris de l'homme pratique pour les connaissances inutiles sont de pair. Quand de telles influences finissent par prévaloir, une institution d'enseignement supérieur pourvoit à un apprentissage et non à une formation et les progrès de la science ne sont plus que l'instrument du bien-être matériel. La conception des arts libéraux qui est celle de la culture générale disparaît et avec elle la contribution la plus importante que nos institutions peuvent apporter au pays. Les universités sont les sanctuaires de la vie intérieure d'une nation. Quand elles cessent de s'occuper des choses de l'esprit, elles cessent de remplir leur fonction la plus essentielle. »

Que l'on songe à accorder tous ses soins à la formation professionnelle, il ne faut point s'en étonner : le public n'aurait pas en haute estime une école dont les anciens élèves se placeraient difficilement, qui ne pourrait revendiquer comme siens de hauts fonctionnaires, d'illustres magistrats, de grands chefs d'industrie. Or, la majorité des employeurs belges veulent un rendement immédiat de ceux qu'ils embauchent, aussi de nombreuses carrières ne sont accessibles qu'aux universitaires dont le mûrissement professionnel a été amorcé à l'université.

Mais que l'on y fasse bien attention : il n'y a pas que le danger de voir s'amoindrir les trois autres courants qui peut résulter d'un gonflement disproportionné des études professionnelles. Les plans d'études actuels, souvent remplis à plein bord ne donnent guère de possibilité d'adaptation à l'évolution contemporaine des techniciens. Et cependant celles-ci se modifient à un rythme accéléré; de plus en plus l'ancienne subdivision en sciences pures et sciences appliquées s'efface; la découverte d'un savant désintéressé peut, en six mois, devenir la clé d'une industrie et l'étudiant qui, en seconde année, a appris l'état actuel de la physique paraîtra en dernière année un contemporain de l'abbé Nollet, s'il n'a pu se tenir au courant du mouvement scientifique et rarement il peut en fait se tenir au courant.

L'abondance des matières professionnelles — la multiplicité des rubriques imposées par la loi sur l'enseignement supérieur y a aussi une bonne part de responsabilité — tend de plus en plus à comprimer l'enseignement traditionnel des années de candidature, ce qui réduit de plus en plus la place accordée à la culture générale.

A l'heure actuelle, cette culture générale ne comprend presque plus que des cours d'introduction aux études professionnelles et en connexion directe avec celles-ci. Les cours à option qui avaient été conçus pour permettre de compléter des lacunes de la culture ont été transformés par la loi en des spécialisations en rapport avec la profession future de l'étudiant (1). On disait vraiment que notre Démocratie a elle aussi peur que les hommes ne puissent penser à autre chose qu'à leur métier quotidien, et cependant elle n'a pas à leur offrir un demi-dieu, chef absolu qui pensera pour eux !

(1) Remarquons ici que notre Ecole d'ingénieur, dès 1923, a institué des cours à option qui, en candidature, obligent les élèves à suivre deux cours au moins dans une autre Faculté. La loi de 1929 a instauré des cours à option dans les Facultés, sauf précisément pour les études d'ingénieurs.

A cette culture générale, si peu étendue en largeur et en profondeur qui laisse ignorer les trois quarts de la science, toute la vie sociale, tout l'Art, qui semble craindre que l'ouvrier de l'esprit ne soit un vrai intellectuel, je n'ai pu accorder que la cote de 12 sur 20. Le lecteur jugera si je ne suis pas trop généreux.

Le lecteur s'étonnera peut-être de la cote de 8 sur 20 que j'attribue au courant de la Recherche Scientifique. Ici non plus il ne s'agit pas de critiques qui pourraient s'adresser à nos Universités, au F. N. R. S. ou aux chercheurs eux-mêmes.

Faut-il rappeler la brochure *Au devant d'une nouvelle crise dans l'enseignement supérieur* (1) qui, au lendemain de la récente dévaluation du franc belge, dénonçait le péril créé par la diminution des revenus des universités ? Or, la plupart des arguments présentés par les quatre recteurs témoignent d'une situation qui ne peut être complètement améliorée par un simple accroissement de revenus de 40 p. c.

Le recteur Duesberg proclame qu'« à l'égard de l'étranger, nous sommes les parents pauvres dans la grande famille des travailleurs intellectuels », il réclame le retour à la situation des crédits en 1921, soit des crédits quatorze fois plus importants que ceux d'aujourd'hui.

Le recteur Bessemans rappelle les paroles qu'il a adressées à son Ministre : « si l'on ne veut pas tarir, dans ce pays, les sources mêmes de la recherche scientifique, il faut, d'urgence, prendre les mesures, toutes les mesures que comporte une situation angoissante » et il indique comment la disproportion entre les traitements des chercheurs scientifiques et les honoraires des praticiens qui se vouent à la clientèle compromet le recrutement du personnel enseignant.

Le recteur Ladeuze insiste aussi sur la difficulté qu'il y a d'attacher aux universités des chercheurs de valeur : « les ressources des universités devraient être telles que nous fussions à même de conserver nos aspirants et autres travailleurs, devenus associés permanents, dans les laboratoires et dans les séminaires.

« Ce qu'il y a de plus douloureux, ce qui rend le problème angoissant et presque insoluble, c'est que les aspirants une fois parvenus au terme de leur mandat, huit fois sur dix, nous ne savons plus qu'en faire. »

Écoutons enfin M. Dustin, notre recteur : « En réalité, et pour peu qu'on leur assure une situation simplement décente, il y a place, dans nos laboratoires, pour des douzaines de chercheurs... J'ai distingué, parmi les étudiants, un élément de premier ordre. Je voudrais conserver à la science ce travailleur d'élite. Ai-je le droit, quand il me réclame des précisions sur ses chances d'avenir de lui dissimuler la vérité?... Or, la vérité est cruelle : à faire de la clientèle, le médecin peut s'assurer une large aisance; à faire de la science pure, il est certain de vivre ».

Certes, le F. N. R. S. a eu une activité louable et utile; les sommes consacrées au prêt d'appareils scientifiques ou à l'octroi de traitements et subventions à des chercheurs se sont élevées en sept ans à plus de trente millions, mais si l'on songe qu'il n'a pu employer les services que de quarante-huit aspirants en 1936, répartis entre sept écoles ou instituts, on voit que son intervention est limitée en dépit de ses efforts. Notre recteur disait :

(1) Numéro spécial de la Revue du Cercle des Alumni de la Fondation Universitaire (novembre 1935).